

Rivista di *Studi Medievali*, una recensione o notizia del seguente testo:

Nelly Labère, *La langue ne rougit pas*. Essai, Fano, Aras Edizioni, 2019, pp.168 (Piccola Biblioteca di Studi Medievali e Rinascimentali, 3. Collana fondata e diretta da Luca Pierdominici).

“Essayer

Se tromper.

Recommencer.

Tâtonner.

Douter.

Se lancer. » (p.7)

En ouverture de *La langue ne rougit pas*, Nelly Labère explore l'étymologie et la polysémie de ce fascinant mot : « (s)'essayer ». Le lecteur découvre dès les premières lignes un style personnel, sincère, sensible ; une pensée rigoureuse, exigeante, ambitieuse. Pour l'auteure, il importe notamment de « réunir dans cette forme brève et discontinue qu'est l'essai, faite de matériaux hétérogènes mais cependant liés par l'identité de [celle] qui les informe, ce qui est la somme du mot essai (brièveté, nouveauté, goût) » (p.8). Nelly Labère forge, à partir de la locution latine *Epistula non erubescit*, cette étonnante expression : « une langue qui ne rougit pas ». Cette langue n'hésite pas à « s'aventurer aux limites de l'énonciation académique » (p.8), d'où sa fraîcheur, son originalité, sa vivacité. Elle nous engage dans une passionnante polyphonie de la conversation, et nous rappelle que celle-ci est « une manière de vivre »¹, un art qui nous relie les uns aux autres, un événement langagier qui éveille notre désir de partager avec les autres « l'art de converser » dont Montaigne disait ceci : « La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute ».

Dans cette « quête » (p.10), Nelly Labère nous invite à un voyage dans la langue et la littérature du Moyen Âge au prisme du contemporain. Les titres des 24 sections qui composent cet essai sont suggestifs, libertaires, humoristiques, incarnés : « (S)'essayer », « Questeur », « “J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans” », « Médiéval oui, moyenâgeux jamais ! », « Éloge de la crise », « Et tout le reste n'est que littérature ? », « Fluxus », « Sciences (bien trop) humaines », « Perpetuum mobile », « La nouvelle : une déclaration d'amour », « Textus-sexus : poétique de l'incarnation », « La chair des mots », « Écrire avec ses poings », « L'im-monde », « Le mot de la faim », « Le mot de la foi », « L'écriture des débuts », « L'écriture du derrière », « Ma faim est mon commencement », « Qui s'assemble se ressemble ? », « “Les professeurs : avant tout, c'était des professionnels de l'enthousiasme” », « Transmettre », « Extras littéraires », « Continuer ».

Méthodique, désireuse « d'en découdre » avec les stéréotypes, et de « renouveler le regard porté sur une altérité qui a tant à nous offrir » (p.15), Nelly Labère interroge, fermement et sans concession, la terminologie. Dans la troisième section, elle explicite énergiquement « son » Moyen Âge : « celui qui se questionne sur ses moyens et sa fin, qui revisite les institutions par la satire, qui met au laboratoire des formes ses créations hésitantes, qui pratique l'anti-doxa » (p.16). Défini comme « un univers entier à déchiffrer » ou « un grand livre » (p.16), ce Moyen Âge exige de se confronter avec l'autre, de déconstruire les évidences et les représentations réductrices, d'en finir avec une approche « évolutionniste », ou même « nationaliste », que voit « du moyenâgeux là où il y a du médiéval » (p.17).

¹ Ali Benmakhlouf, *La conversation comme manière de vivre*, Paris, Albin Michel, 2016.

En s'essayant au Moyen Âge, Nelly Labère plaide pour « un autre Moyen Âge » (Jacques Le Goff, p.17), se demande comment en parler en « lointain miroir » (Barbara W. Tuchman, p.17), et pose le problème de « l'avenir d'un passé incertain » (Alain Guerreau, p.18). « Quelle fonction (ou fiction) le Moyen Âge entretient-il avec le monde contemporain ? En quoi historicise-t-il l'actuel ? Comment engager une réflexion qui ne soit pas uniquement réservée aux spécialistes de la période, tout à la fois scientifique et démocratique, ouverte aux questionnements actuels et l'enrichissant en retour des problématiques qui lui sont propres ? » (p.18).

Poursuivant les conclusions de Michel de Certeau sur la « l'écriture de l'histoire », Nelly Labère veut aller au-delà de la périodisation, de la coupure, de la chronologie. Elle regrette que l'historiographie et l'interprétation pratiquent « le geste de diviser », et elle s'attache, au contraire, à défendre une « vision résolument anachronique » : « le Moyen Âge et le monde contemporain gagneraient à échanger leurs points de vue autour des questions qui font débat dans la société » (p.18-19). Cette approche dynamique et dialectique amène à « questionner, par le Moyen Âge, le contemporain », et inversement, tout en reconnaissant ce qui fonde l'altérité du Moyen Âge, « le dépaysement et la distance chronologique » (p.19).

C'est autour de la notion de crise que se révèle la puissance du nécessaire dialogue entre le Moyen Âge (notamment les XIV^e et XV^e siècles) et le contemporain. Interrogeant les sous-entendus et les jugements sur la fin du Moyen Âge, Nelly Labère fait l'éloge du sens antique et non médiéval de la crise : « un moment de séparation et de jugement, qui ouvre par son intensité à un changement de paradigme, à une relativité des ordres anciens, à une refonte des valeurs » (p.25). L'exploration du potentiel de l'inquiétude, « qui est productrice de mouvement », entre en résonance avec le « livre de l'intranquillité » de Fernando Pessoa². Ces passerelles dévoilent le caractère à la fois pertinent et nécessaire de cette démonstration : oui, s'essayer au Moyen Âge, cela revient à s'essayer de manière efficace au contemporain ! S'inscrivant dans le sillage de Tommaso di Carpegna Falconieri (*Médiéval et militant*, 2015), Nelly Labère déplie la période médiévale en tant qu'elle constitue un réservoir de modèles et de grilles pour comprendre la complexité, ou même l'opacité, du contemporain, ce « brouhaha », pour reprendre l'onomatopée proposée par Lionel Ruffin (*Brouhaha. Les mondes du contemporain*, 2016).

Immanquablement, on en vient au questionnement traditionnel : « Qu'est-ce que la littérature ? » Légèrement ironique, assurément distante, Nelly Labère ajoute : « La question n'est pas nouvelle, on le voit... ». Pour mener un débat plus stimulant, l'auteure invite à déplacer l'interrogation « sur la norme et ses pratiques », exhibant d'autres possibles : « À la question "quelle littérature pour demain ?", je répondrai par "quelle littérature d'hier ?" ». Aussi faudrait-il saisir les mutations et la crise contemporaines à la lumière du passé, notamment du « retour sur les origines de la littérature médiévale » (p.29). Le Moyen Âge constitue un formidable « focus » pour questionner « ce qu'une langue et sa littérature définissent comme leurs normes dans une affirmation de leur identité culturelle ». Pratiquant le « jeu de prospective réflexive », Nelly Labère articule brillamment la littérature médiévale, cette littérature « des fondations », et les transformations ou polémiques actuelles : « S'il faut attendre le XVI^e siècle et Du Bellay pour que la langue française ne rougisser pas lorsqu'elle s'affirme "littérature" dans une *Défense et illustration de la langue française*, les efforts sur "Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?", "Peut-on tout dire en

² Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité* [*Livro do Desassossego composto por Bernardo Soares, ajudante de guarda-livros na cidade de Lisboa*, 1982], Paris, Christian Bourgois, 2004, trad. par Françoise Laye.

littérature ?”, émergent déjà au Moyen Âge dans une définition culturelle et identitaire de la langue et de la littérature françaises. À l’heure où les médias s’interrogent sur la permanence de la littérature française, la littérature médiévale invite à replacer à ses origines et en contexte une production littéraire souvent qualifiée “d’exception”. Comment concevoir cet ancien par le nouveau ? Et paradoxalement comment faire du nouveau avec de l’ancien ? » (p.30-31).

Loin de se satisfaire de la définition réductrice de la littérature, qui prévaut depuis XIX^e siècle, « comme une production fictionnelle à dimension esthétique », Nelly Labère déploie l’étymologie et le champ des possibles des mots. Aussi la littérature est-elle « la chose écrite (*litteratura*), la lettre et l’esprit (*littera*), le “savoir tiré des livres” », ce qui commande une perspective scientifique plus ouverte : « C’est la force de cette dimension textuelle que j’ai toujours cherché à prendre en compte dans mes recherches, sans clivage disciplinaire, sans catégorisation esthétique ; elle m’a encouragée à privilégier les approches globales et les projets transdisciplinaires » (p.32). Ce positionnement n’évite pas la redoutable question : « Alors quelle théorie pour la littérature ? » (p.36), mais Nelly Labère, qui va et vient du XXI^e siècle au Moyen Âge, et réciproquement, formule, avec clairvoyance, des questions délicates, et un peu dérangent, sur le statut et la place de la littérature aujourd’hui : pourquoi les littéraires « n’ont-ils pas de *lieu propre* ? », « La littérature ne fait-elle plus débat ? Pourquoi le regard qu’elle pose sur le monde ne l’interroge-t-il plus ? Est-ce que sa dimension fictionnelle est considérée comme inapte à dire le vrai, à engager un discours sur les possibles futurs ? » (p.37-38).

Nelly Labère interroge inlassablement, rigoureusement, parfois avec humour et distanciation ironique, les notions problématiques ou faussement évidentes : « sciences humaines », « historien de la littérature », « frontières de son propre champ disciplinaire », etc. Un constat s’impose : en France, il y a peu d’essais, « peut-être parce que les chercheurs n’osent se risquer au genre de Montaigne » (p.44). Peut-être parce que ce genre est-il formaté et réservé aux mêmes auteurs. Pourtant, l’essai est une louable pratique qui « *ressemble* » et « *rassemble* », et qui redonne du sens à la recherche dans le domaine des humanités : « un essai qui part de soi, avec les risques encourus de cette exhibition consentie, pour aller vers les autres » (p.44).

Dialoguant avec Gilles Deleuze, qui pense que « le texte est un corps – et pas un simple corpus » (p.61), Nelly Labère enquête sur le corps, la chair des mots, la norme textuelle et la norme sexuelle, l’immonde, la marge, l’*infra* : « Prendre le monde par son dessous, interroger les franges, les marges, les paquets oubliés de l’histoire littéraire est ainsi devenu plus qu’une astuce pour moi : un “instrument et objet de recherche”, pour reprendre les termes de Michel Foucault » (p.71). En cela, la découverte d’Audiberti, pour qui « le verbe c’est l’incarnation », est qualifiée de « choc » (p.68). Dans un cadre dialogique et altruiste, *La langue ne rougit pas* éprouve la chair et l’incarnation des mots, et prend le pari, en se dévoilant soi, de dévoiler « la part de l’autre » (p.152).

Nelly Labère retrace son parcours scientifique (d’étudiante, d’enseignante, de chercheuse) comme une aventure personnelle et, surtout, une traversée où foisonnent les rencontres, les lectures, les amitiés, les regards, les rêves. Dans chaque page, la figure de l’autre surgit sous la forme d’une citation, d’un nom, d’une expression, d’une réminiscence, d’une anecdote, d’un vœu. Loin de se limiter au domaine des études médiévistes, les interrogations formulées ici engagent l’ensemble des sciences humaines et sociales.

La langue ne rougit pas : c'est un style libre, qui joue avec la langue, faisant remonter dans l'écrit la trace de la parole dite ; un esprit vif qui converse avec les innombrables auteurs cités ; une pensée dialectique qui saisit simultanément le continu et le discontinu, l'un et le multiple, soi-même et l'autre ; un « semeur médiéval », un « laboureur », surtout un « cueilleur » qui glane ou drague les « derniers fruits trop mûrs de cette production médiévale tombés à terre » (p.46) ; le « je » d'une chercheuse qui se raconte et rêve dans une langue déliée, « peut-être impudique » (p.8) ; un récit de coups de foudre, de collaborations ; un fil d'Ariane reliant – et confrontant – les langues et les époques ; une poésie qui célèbre le potentiel de l'essai :

J'ai joué du face-à-face et du dos-à-dos.
J'ai dit le pour et le contre, le derrière et le devant.
J'ai renoncé aux hauts et bas pour les ébats.

Je suis une force qui explore.
Je prendrai la forme de son dispositif : un va-et-vient constant.
J'ai disloqué les seuils. (p.126)

Mounira Chatti
Professeure
Université Bordeaux Montaigne - France